Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 15 (1894)

Heft: 2

Artikel: Essai sur les progrès de la philologie africaine jusqu'à l'année 1893 : préparé pour le Congrès de Chicago, États-Unis : hommage de l'auteur

Autor: Cust, R. N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134739

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Supplément à l'*Afrique explorée et civilisée* (Genève). Février 1894.

Hommage de l'Auteur.

ESSAI

SUR LES

PROGRÈS DE LA PHILOLOGIE AFRICAINE

JUSQU'A L'ANNÉE 1893

Préparé pour le Congrès de Chicago, Etats-Unis.

PAR R. N. CUST, L. L. D.

Auteur de « Modern Languages of Africa », 1883.

Membre de l'Advisory Council of Congress of Ethnology, the World's Congress, Chicago, 1893.

Progrès de la Philologie africaine jusqu'en 1893.

J'ai souvent parlé et écrit sur la question des langues de l'Afrique, condensant en un même ouvrage tout ce qu'ont publié les auteurs et les missionnaires dans une quantité de volumes. Je ne suis qu'un compilateur. Enfin, après beaucoup de conférences, j'ai publié à Londres, en 1883, deux volumes (560 pages) sous le titre :

ESQUISSE DES LANGUES MODERNES DE L'AFRIQUE.

Ce n'était qu'une esquisse, restreinte même aux langues modernes de l'Afrique, laissant par conséquent de côté toutes les langues européennes, asiatiques et telles langues comme l'Égyptien, le Copte, le Guanche, qui étaient mortes. Une des parties les plus importantes et celle qui m'avait coûté le plus de travail, était le tableau bibliographique des langues, dialectes, localités et auteurs : *Appendice C, page 467*. J'avais adopté la classification linguistique de Frédéric Muller en six groupes : Sémitique, Chamitique, Noubah-Foulah, Nègre, Bantou, et Hottentot-Bushmen.

Pendant ces dix dernières années, il n'a rien été publié, qui puisse me décider à changer cette classification. L'ethnologiste, qui examine les traits caractéristiques physiques des races africaines, nous informe qu'il y a deux variétés de races à cheveux crêpus :

I. Celles qui ont les cheveux laineux et floconneux ;
II. Celles qui les ont touffus. En outre, il existe aussi des races à cheveux plats et bouclés. La division linguistique est sextuple et en l'appliquant aux traits caractéristiques ethnologiques décrits plus haut, nous trouvons un autre groupement de la population africaine :

I.	Les races à cheveux plats et bouclés	Sémitique.
II.	» » » »	Chamitique.
III.	» » » »	Noubah-Foulah.
IV.	Les races à cheveux floconneux et crêpus . .	Nègre.
V.	» » » » » . .	Bantou.
VI.	Les races à cheveux crêpus touffus	Hottentot-Bushmen.

Ma méthode est strictement géographique dans la région de chaque groupe : M. Ravenstein, le célèbre cartographe, a dessiné ma carte des langues. Il est responsable de la partie géographique et moi de la linguistique. Il ne s'est permis aucune annotation là où l'habitat de la tribu ne pouvait pas être correctement placé, et j'ai agi de même lorsque je n'avais pas de preuve suffisante de l'existence d'une forme différente de langage. C'est ainsi que notre science a été placée pour la première fois sur une base certaine, lui donnant ainsi la possibilité de s'étendre dans le même sens, et tous les écrivains, qui se sont ultérieurement occupés de cette question, se sont servis de ma carte et de l'Appendice bibliographique. Le temps viendra où ce sujet devra être repris en entier; une classification et sous-classification plus exactes seront introduites, parce que chaque décade nous apporte des matériaux qui élargissent l'horizon de notre science sur ce sujet.

En attendant, j'ai tenu constamment mes yeux sur l'Afrique, et étant en correspondance avec des géographes, des linguistes et des missionnaires, il ne s'est rien passé sur ce continent sans que je l'aie remarqué. J'ai visité personnellement tout le Nord de l'Afrique, et j'ai travaillé à l'œuvre d'évangélisation et de traduction de la Bible sur tout le continent africain. Mon exemplaire interfolié des *Langues modernes de l'Afrique* est illustré de nombreuses notes; ma liste des langues et des traductions de la Bible s'est constamment augmentée. Le temps n'est pas encore venu de publier une nouvelle édition de mon ouvrage. Il serait sage d'attendre un quart de siècle pour cela, et je cherche un héritier littéraire à qui je pourrais laisser les notes que j'ai accumulées. Cependant, à la fin de la première décade, il convenait de préparer une suite à l'Appendice bibliographique (A) et une liste complétée des traductions de la Bible (B), et c'est ce que j'ai fait actuellement.

Quelques savants m'ont fourni d'importantes contributions scientifiques depuis 1883, et je leur en suis très obligé. Les travaux de M. et de Mme Holman Bentley, de la mission anglaise baptiste, ont fait connaître le Bassin du Congo. Ceux de M. Heli Chatelain, de la Mission méthodiste américaine de l'Évêque Taylor, nous ont rendu accessible la Province portugaise d'Angola, sur la côte ouest. Le Capitaine Guirandot, de l'armée française, a eu la bonté de me faire deux rapports sur les progrès accomplis dans l'étude des langues de l'Afrique, pendant les années qui ont suivi l'apparition de mon ouvrage en 1883. Le Dr Elmslie, de la mission de l'Église libre presbytérienne, sur le lac Nyassa, m'a beaucoup aidé par son rapport sur les langues de cette région. Le Père J. Torrend, de la Société de Jésus, missionnaire de l'Église de Rome, sur le Zambèze, a publié en anglais une grammaire comparée des langues Bantou du Sud de l'Afrique. Je lui ai fourni des matériaux pour son travail qui fera certainement époque. Il est fort possible que beaucoup n'acceptent pas les conclusions de ce jeune auteur de talent, mais tous doivent se réjouir du premier pas qui a été fait dans l'étude scientifique de ce grand sujet, et la famille des Bantou, par l'étonnante variété de ses branches et par le système sur lequel repose, ou du moins semble reposer, son développement grammatical, offre une étude particulièrement intéressante.

Nous espérons qu'au XXme siècle un grammairien autorisé entreprendra la classification du groupe nègre, ce qui sera une tâche encore plus difficile. Quant à l'assertion, que les grammairiens font une langue, ou qu'une langue peut exister sans cette organisation intérieure que l'on nomme grammaire, c'est tout simplement un non-sens. Sont-ce les grammairiens ou les premiers poètes grecs, qui ont fait la langue grecque ? Les traits organiques d'une langue se développent d'eux-mêmes suivant le génie du peuple, et il est impossible de dire pourquoi et comment cela arrive. Aucune règle n'en aurait pu arrêter ou accélérer le cours, parce que leur existence est le résultat d'un seul coup, comme celui donné par un magicien avec sa baguette, ils jaillissent des profondeurs insondables de la source intellectuelle de chaque race. C'est en effet le grand compromis intellectuel qu'ils doivent prendre une fois pour toutes, comme représentant leur mécanisme particulier pour exprimer à leurs contemporains leurs pensées par la parole, et aux générations futures par leurs écrits. Ils peuvent emprunter ce dernier moyen aux autres races, mais le premier leur appartient en propre, et ils ne peuvent l'emprunter ni le prêter à d'autres.

Un grand nombre d'ouvrages sur les langues d'Afrique me sont par-

venus, qui m'ont été envoyés par leurs auteurs, et beaucoup d'autres publiés par des éditeurs entreprenants. Je ne manque jamais de prendre note d'un nouveau livre annoncé dans les journaux. J'ai l'habitude de donner dans le « Journal of the Royal Asiatic Society », une courte critique de ces livres, pour faire connaître leur existence, mais comme il en paraît constamment en Anglais, Français, Espagnol, Portugais, Allemand, Italien, Norvégien, Hollandais et même Finlandais, il est fort probable que les listes que je publie maintenant seront très incomplètes. Je peux écrire avec plus de certitude sur les traductions de la Bible et aussi sur ce qui regarde la publication d'œuvres littéraires et religieuses en général et les langues africaines, par la « Society for promoting Christian Knowledge » et par la « Religious Tract Society ». Tout ce qui se publie sur l'Afrique en Angleterre, passe généralement entre mes mains. De l'Allemagne aussi, grâce à la bonté de quelques amis, je reçois ce qui se publie par les presses missionnaires ou dans les périodiques scientifiques. Les noms des Dr Buttner et Christaller seront toujours prononcés avec reconnaissance. L'attention d'un de mes savants amis a été attirée par de nouveaux langages, dialectes ou patois, formés spontanément par la combinaison de langues africaines et européennes localisées sur les côtes. Un autre fait important doit être noté : c'est que plusieurs langues africaines sont vouées nécessairement à la destruction. Elles n'ont ni la force, qui vient de la civilisation, ni l'infusion d'éléments d'une langue plus puissante ou morte, qui permettront aux langues de l'Inde de résister toujours à l'invasion de la langue anglaise. Le Souahéli, sur la côte Est, est la seule langue africaine, qui ait été renforcée puisamment de cette manière par l'admission de l'arabe. D'un autre côté, quelque vingtaine de langues indigènes, auparavant totalement négligées, ont eu l'avantage inestimable de passer intactes dans les mains de missionnaires européens ou américains, qui s'en sont servis dans leurs écoles et leurs chapelles, leur ont transmis la parole de Dieu, et, sans y ajouter des mots étrangers, ont développé la virtualité de leur structure et de leur vocabulaire. Ils ont fait pour elles, en somme, en un demi-siècle d'activité littéraire, ce qui a nécessité une longue discipline de siècles illettrés pour compléter les langues européennes, c'est-à-dire en fixant un type modèle de pureté d'expression grammaticale, l'uniformité de l'ortographe en caractères latins, et un mode reconnu de prononciation. Il arrivera nécessairement que les formes de langage de tribus plus faibles seront absorbées ou écartées par des idiomes plus forts, natifs ou étrangers, et qui ont été plus favorisés par les circonstances, et de grands langages tels que le

Souahéli, le Zoulou, le Congo, le Yoruba, le Hausa, et beaucoup d'autres moins connus du public en général, joueront le même rôle en Afrique que les principaux langages européens et asiatiques ont joué dans leurs divers pays en devenant les véhicules de la civilisation, de la religion et de la suprématie politique.

Homère nous dit que les générations d'hommes sont aussi nombreuses que les feuilles de la forêt. Cette comparaison s'applique encore mieux aux langages des hommes. Dans un sens rien n'est aussi passager que la vie d'une langue. A un autre point de vue rien n'est aussi persistant, aussi impérissable que les mots d'une langue. Beaucoup de langues sont nées et ont disparu comme la neige emportée par le vent. En Asie, dans le Nord de l'Afrique, en Égypte, par exemple, quelques débris de ces langues mortes, grâce aux écrivains, ont survécu jusqu'à nous, peints ou gravés sur la pierre, sur des briques et des papyrus. La prononciation, et, suivant toute probabilité, la phraséologie ordinaire de ces peuples ont entièrement disparu. De faux éloges d'un monarque régnant, des expressions d'un vrai chagrin pour un parent mort, ont été épargnés par le temps pour éprouver l'habileté des déchiffreurs modernes, et créer ainsi un lien de sympathie avec les morts oubliés, hommes ayant eu les mêmes passions que nous. Les trois consonnes, K. T. B. et B. R. K. ont donné à Moïse et à ses auditeurs l'idée d' « écrire » et de « bénir », et elles donnent encore cette idée à des millions d'Arabes, de Turcs, de Perses, d'Indous et aux habitants de l'Archipel Malai. Quelle conception, plus grande que ce fait, pouvons-nous avoir de l'immortalité ? D'un autre côté, beaucoup de formes puissantes de langage, dans lesquelles des fiers édits de grands rois de l'antiquité ont été proclamés, ont disparu sans laisser d'elles aucune trace sur le sable du temps, parce qu'aucun prophète inspiré, aucun traducteur consacré de la Parole de Dieu n'a daigné s'en servir.

Ayant maintenant établi les progrès du travail, je me demande ce qu'il me faudrait pour préparer une étude sur ce sujet pour le Congrès de Chicago ? Un ami a exprimé l'opinion que cette étude fût à la fois populaire et scientifique, qu'elle fût faite de manière à gagner l'attention d'un public instruit, dont quelques-uns pourraient trouver le sujet nouveau. Il faudrait raconter l'histoire de l'origine et de la carrière de la Philologie africaine, des grandes familles ou groupes, dans lesquelles des centaines de langages africains ont été classés provisoirement, leur distribution géographique qui a été laissée entièrement aux soins de M. Ravenstein, le grand cartographe; leurs formes et leurs affinités lin-

guistiques réciproques dont l'existence est encore à prouver, attendent la décision de quelque futur savant comme Bopp pour la famille Indo-Européenne, leur passé que nous connaissons encore très peu, leur littérature ou leur écriture qui n'existent pas pour tout le Sud, l'Ouest et le Nord et en partie pour les contrées de l'Est.

Puis vient la grande question de leurs affinités avec les langues de l'Europe et de l'Asie, mortes ou vivantes. Pour ce qui regarde les pays du Sud, de l'Est et de l'Ouest, la réponse est absolument négative. Quant à celles du Nord, il suffit de dire que la famille Sémitique des langues africaines fait sans aucun doute partie de la grande famille asiatique et qu'on attribue aux groupes Hamitiques des affinités avec les anciennes langues de l'Asie, mais les preuves n'en ont pas encore été fournies.

Puis nous avons le plaisir de nommer les savants à qui nous sommes redevables de la connaissance des différentes formes du langage dans le Continent Noir, de démontrer que ce n'est pas aux souverains, parlements, explorateurs ou agents de commerce, mais aux missionnaires et aux associations religieuses, que nous le devons dans le passé, actuellement, et que vraisemblablement, nous le devrons à l'avenir. Un souverain ou un parlement peuvent annexer et asservir un peuple sous le simple prétexte qu'ils sont puissants, (comme on l'a fait pour l'Ou-Ganda en 1893). Un explorateur peut massacrer, piller, faire des prisonniers, trafiquer des femmes pour avoir des vivres, brûler des villages, dévaster des districts entiers, comme on l'a fait en 1888, pour délivrer soi-disant un homme, qui ne voulait pas être délivré, et qui aussitôt qu'il l'a pu, est retourné à l'endroit d'où on l'avait enlevé. Les agents commerciaux peuvent importer autant de gin, de cognac et d'autre mauvaise liqueur qu'ils voudront, travaillant ainsi à la destruction des natifs à la façon de la civilisation européenne et américaine aujourd'hui à la mode. Mais l'espoir de l'Afrique, du pauvre continent noir abandonné de Dieu, repose, quant à son développement matériel, spirituel et scientifique, sur l'enthousiasme, le saint dévouement, la consécration, et l'abnégation des missionnaires européens et américains catholiques ou protestants. En 1891, j'ai publié un volume entièrement consacré à ce sujet intitulé « Africa Rediviva » ou « l'Occupation de l'Afrique par les missionnaires d'Europe et d'Amérique », et dans mes ouvrages sur les « Traductions de la Bible » (1890) et sur la « Diffusion de la Bible » (1892) j'ai montré les progrès accomplis par les traducteurs de la Bible dans ces langues nouvellement découvertes. Dans ce dernier demi-siècle, l'Afrique a vu naître plus de traductions que le monde entier pendant 18 siècles, « le Saint-

Esprit est plus répandu sur l'humanité actuellement que précédemment, en voilà la raison » ainsi s'exprimait le Cardinal Manning lors de sa visite au Bible House » , Queen Victoria Street, London.

La philologie, de la façon dont je me propose de la traiter, fait partie de la géographie. La première branche de cette science est sans aucun doute physique, et la seconde politique, mais une troisième et quatrième sont distinctement rangées sous les titres « Ethnographique et Linguistique ». Après avoir étudié les traits caractéristiques naturels d'un continent et les institutions sociales adoptées par sa population, nous nous demandons à quelle race de l'humanité elle appartient et quelle langue elle parle. Ces phénomènes sont entièrement distincts. Les Africains de Sierra Leone et de Libéria parlent un excellent anglais qui est leur seul langage, et ils ont une civilisation anglaise, et pourtant il n'existe pas deux races, ethnographiquement parlant, plus différentes que le Nègre et l'Anglo-Saxon.

Je commencerai mon examen à l'angle Nord-Est, où l'Afrique touche à l'Asie. Les races Sémitiques ont passé d'Asie en Afrique et les Égyptiens sont un exemple frappant d'un entier changement de langue. Le vieux Egyptien et son descendant Kopte, qui étaient des langages sémitiques, ont cédé la place à l'Arabe. Ce langage accompagna la conquête de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc par les Mahométans, et devint le symbole d'Empire, Religion, Commerce et Civilisation, mais ne chassa pas entièrement les langues Hamitiques, qui subsistent encore maintenant. Une autre branche des races Sémitiques a passé la Mer Rouge depuis la côte d'Arabie et le vieux Ethiopien, ou Gez, et l'Amhara et le Tigré se sont superposés aux langues Hamitiques, qui existent encore. Une troisième invasion de races Sémitiques eut lieu, lors du passage de la Mer Rouge par les Arabes nomades, qui s'établirent dans le Soudan égyptien. Une quatrième invasion vint du Sud-Est de l'Arabie à Zanzibar, à l'Est de l'Afrique. Les Arabes sang-mêlés portent leur langue partout dans l'Afrique équatoriale, et elle est parlée jusque sur les rives du Niger supérieur. On s'en servit pour la correspondance jusqu'au moment où les Anglais et les Portugais firent leur apparition. Des voyageurs nous ont appris, qu'il y a des colonies d'Arabes autour du lac Tchad, et les derniers rapports font mention de colonies de marchands d'esclaves parlant l'arabe, existant à Nyangoué sur le Congo. L'Arabe a différemment affecté quelques langues africaines tel que le Kabail, le Souaheli et le Foulah, et a donné naissance à des noms impérissables tels que les deux premiers mentionnés plus haut, et le Kafre. Le Gez, l'Amhara et le Tigré ont été dotés de grammaires.

Les Hamites passèrent d'Asie en Afrique, probablement de la Mésopotamie, et se répandirent de la Mer Rouge jusqu'aux îles Canaries et de la Méditerrannée, jusqu'au Sénégal au Sud. Les Égyptiens doivent avoir été les derniers à marcher de l'Euphrate vers le Nil, et ont repoussé plus loin vers l'Ouest tous leurs prédécesseurs. L'affinité des langues hamitiques avec les langues sémitiques ressort d'un examen des particularités essentielles par lesquelles, quoique se ressemblant mutuellement, elles diffèrent des autres langues de l'Afrique.

Bien que les langues Hamitiques de l'Égypte, de la Tripolitaine et des îles Canaries aient disparu, il existe encore maintenant des formes distinctes de langues parlées en Tunisie, en Algérie, au Maroc et dans le Sahara et jusque sur les bords du Sénégal. Ce groupe de langues existait lors de la fondation de la Colonie Phénicienne de Carthage, mais il a survécu au langage phénicien de cette colonie, et au latin de la domination romaine. Une seconde invasion de langues Hamitiques doit avoir eu lieu à travers la Mer Rouge, en Abyssinie, là aussi précédant les Sémitiques. Plusieurs variétés de langues Hamitiques existent, parlées par des tribus dans un état de culture peu avancé. Toutes ces langues, en Algérie et en Abyssinie, ont été étudiées et des grammaires en ont été publiées. Il serait à désirer qu'on fît une étude comparée de tout ce groupe, qui pour plus de commodité a été divisé en trois sous-groupes, l'égyptien, le lybien et l'éthiopien. Quelques auteurs, ayant déterminé les deux races et langues différentes, des Sémites et des Hamites, devraient procéder ensuite à la description du grand groupe des races et langues nègres pures, qui, sans aucun doute, est limitrophe du Sémitique et du Hamitique à un haut degré. D'autres interposeraient un troisième groupe, très divisé en plusieurs enclaves, et qui est appelé Noubah-Foulah, de ses deux principales langues. Notre connaissance est évidemment imparfaite au point de vue géographique et philologique, et la classification, quelle qu'elle soit, n'est que provisoire. Lorsqu'on s'occupe d'un sujet sur une aussi grande échelle, toute proposition de subdivision peut être acceptée pour plus de commodité. Le Noubah occupe la vallée du Nil depuis la première cataracte jusqu'à Dongola. D'autres tribus, dans la région imparfaitement connue du Bahr-el-Gazal, telles que les cannibales Nyam-Nyam, et les Monbouttou, sur la mystérieuse limite des bassins du Nil et du Chari, et les Masaï et Kouafi plus à l'Est se répandant au sud de l'Equateur dans la région des Bantou, sont provisoirement dotées d'affinités grammaticales, qui ne sont pas suffisamment prouvées et de divergences de formes de langages des groupes Nègre et Bantou. Plus à l'Ouest se trouve la langue

Foulah, parlée par une race supérieure et conquérante, qui a adopté la religion mahométane et a fondé plusieurs royaumes indépendants dans l'Afrique centrale équatoriale, au Nord de l'Équateur, soumettant les races nègres inférieures. Comme l'arabe est le langage religieux dans ces contrées, ainsi le Foulah est le langage de l'Empire. Le Noubah et le Foulah ont été étudiés a fond par des savants compétents, et quelques progrès ont été faits dans l'étude des autres langues.

La région du Nègre pur, distincte des trois subdivisions du Nord mentionnées plus haut, de la grande race Bantou, et des tribus Hottentotes peu importantes du Sud, s'étend de l'Atlantique au Nil, et du Sénégal le long de la côté Ouest de l'Afrique aux montagnes du Caméroun et au golfe de Biafra. La population en est estimée à 100 millions d'habitants et les langues distinctes parlées par eux sont au nombre de 195 et de 45 dialectes. Quelques-unes de ces langues sont très importantes, telles sont le Wolof, le Mandé, le Sousou, le Mendé, le Bullom, le Krou, le Grebo, l'Ashanti, l'Akra, l'Ewé, et le Yariba sur la Côte d'Ivoire, la Côte des Grains, la Côte d'Or et celle des Esclaves. Au delà de ces langues du littoral, qui ont été bien étudiées, et dans lesquelles des portions de la Bible ont été traduites, il existe un grand nombre de langues moins connues, mais dont l'existence ne fait l'objet d'aucune doute. Ceci complète le sous-groupe atlantique du groupe nègre. Au Sud s'étend le sous-groupe Niger, se répandant le long de ce grand fleuve, comprenant de nombreuses langues importantes, parlées par des millions d'hommes, tels que l'Idzo, l'Ibo, l'Igara, l'Iglira, le Nupé, l'Efik et une quantité d'autres. Pour l'étude de ces langues, nous avons eu l'avantage de posséder la coopération de savants de race nègre pure, qui ont fait preuve de grandes facultés linguistiques, faisant ainsi disparaître entièrement l'antique idée, que les Nègres n'ont aucun don de discernement logique. Passant à l'intérieur du Pays Nègre, nous arrivons au sous-groupe central, dont les variétés linguistiques ont été prouvées par les vocabulaires rapportés par les voyageurs Barth et Nachtigal. Parmi plusieurs langues peu importantes, quelques idiomes se trouvent en évidence. Le Hausa, qui est la langue commerciale, la lingua franca des régions au Nord de l'Équateur comme le Souhahéli l'est pour le Sud. Le Surhai, qui est la langue de Timbouctou sur le Quarrah, branche du Niger, le Kanuri, qui est la langue du royaume central du Bornou, autour du lac Tchad, et le Tibbou parlé par des tribus qui occupent la portion occidentale du Sahara au sud de Tripoli et du Fezzan, quelques-uns ont classé cette dernière parmi les langues hamitiques, mais les meilleures autorités la placent avec le groupe

nègre. Le Hausa et le Kanuri ont été pleinement expliqués par des grammaires. Continuant plus à l'Ouest, nous arrivons au sous-groupe du Nil, occupant les régions peu connues du Haut-Nil, tout près de la frontière du groupe hamitique, et limitrophe de la famille Bantou, sur le Victoria-Nyansa. Les langues importantes des Dinka et des Bari se trouvent dans ce groupe. Un grand nombre de langues nègres, dans chacun de ces sous-groupes ont été étudiées à fond par des savants européens très compétents, et il en existe des grammaires ainsi que des traductions de la Bible, et un plus grand nombre encore se préparent. Des vocabulaires sont sous presse et dans un ou deux cas les presses locales travaillent activement à des ouvrages sur la religion et l'éducation. Il faut se souvenir que le mot « Groupe » n'est qu'une expression géographique convenable pour réunir des langues, qui n'ont aucune affinité prouvée entre elles. Un grand nombre de théories ont été avancées pour expliquer l'origine de cette masse de langues si différentes les unes des autres, mais on n'est arrivé à rien de satisfaisant ou de concluant. Le Nègre est peint sur les murs des châteaux des anciens rois égyptiens et aucun document littéraire n'existait chez aucun d'eux avant qu'ils subissent l'influence du contact de l'arabe ou d'une des langues européennes. A part deux ou trois exceptions, le genre grammatical est entièrement absent. Une grammaire comparée serait à désirer, et beaucoup de matériaux sont actuellement disponibles et journellement nous en recevons d'autres. Mais peu ont envie, ou sont capables, d'apprendre trois ou quatre de ces variétés multiformes de langues. Ce problème est donc réservé à la future génération, aux savants allemands actuellement au berceau.

Au sud de l'Équateur, jusqu'à l'extrémité de l'Afrique, se trouve la région de la famille des langues Bantou, à l'exception de certaines enclaves occupées par le groupe Hottentot-Bushman. Sur cette vaste région règne un système multiforme et pourtant identique de langues se ressemblant, non seulement dans leurs méthodes grammaticales, mais aussi à un certain degré, dans leur vocabulaire. Aucun savant ne connaît plus d'un nombre limité des 168 langues et 55 dialectes de cette famille, car c'est une famille, prise dans un sens aussi stricte que les familles indo-européennes et sémitiques. Quelques-unes d'entre elles sont de splendides langues, parlées par des millions d'hommes, qui aiment à discourir en public. Le Souahéli, le Zoulou, le Souto, le Hereró, le Bunda, le Congo, le Pongoué, et le Doualla ont été décrits par ceux qui les connaissent, comme des véhicules de langage incomparables au point de vue de la mélodie et de la compréhension, capables d'exprimer avec leur

méthode grammaticale chaque nuance de la pensée, et avec la richesse de leur vocabulaire, quand il est naturellement développé, suffisant pour énoncer chaque idée, bien qu'abstraite, sans emprunter aucun mot à des langues plus cultivées. Les Saintes Écritures ont été traduites entièrement dans quelques-unes de ces langues. Au-delà de la première série de ces langues littéraires bien connues en vient une seconde et beaucoup plus nombreuse, qui se trouve sur le chemin des explorateurs, on en prépare actuellement des grammaires, des vocabulaires et on en commence des traductions. Derrière celle-ci se trouve une série encore plus grande de langues distinctes, mais non encore étudiées, parlées par un nombre inconnu de millions d'hommes, qui sont placées sous l'influence des Européens. Chaque voyageur rapporte de nouvelles langues. Derrière celles dont nous ne savons qu'une chose c'est qu'elles existent, il y a une autre série de langues dont l'existence et les noms ne nous sont pas encore parvenus, mais qui nous seront bientôt connus, quand les régions en blanc au centre de l'Afrique auront été explorées par les missionnaires et les voyageurs scientifiques. Tout-à-fait au sud se trouvent les enclaves Hottentotes-Bushmen, mais les langues de ces races semblent être destinées à être remplacées par un dialecte hollandais. La langue des Khoikhoi est parfaitement connue, et on traduit la Bible dans le dialecte Nama, mais on a arrêté la publication, parce qu'on a appris que cette langue tombe en désuétude et que la jeune génération préfère le hollandais du Cap. Quant aux langues des Bushmen ou San et des autres tribus naines nomades dispersées ça et là, leur destruction est proche, et, si on les étudie, ce sera seulement comme des curiosités linguistiques, dans peu d'années elles auront disparu.

Autrefois on a recueilli des vocabulaires de la bouche d'esclaves, qui ne pouvaient pas dire où les langues en étaient parlées. Tous ces doutes sont dissipés maintenant. Après des recherches plus approfondies, beaucoup de ces noms de langues se trouveront probablement n'être que des dialectes, ou peut-être si peu différents les uns des autres, qu'ils seront les mêmes quoique portant des noms différents.

J'hésite à passer en revue les caractéristiques grammaticales spéciales, qui distinguent les unes des autres les 6 familles ou groupes, et les 4 familles ou groupes au sud du Sahara de n'importe quelle autre famille ou groupe de langues du monde. On a essayé de démontrer leurs affinités, mais jusqu'à présent rien n'a été reconnu comme prouvé. Un des grands avantages de la quantité de traductions de la Bible, à un point de vue linguistique, c'est que le savant qui fait une étude de philologie com-

parée, est pourvu de textes étendus. La même histoire bien connue des Évangiles est expliquée dans une forme de langage dont la seule raison d'être est qu'elle soit comprise par un peuple ignorant, et qu'on se serve du même caractère écrit ou d'un type à peu près semblable. Ce sujet n'est pas un de ceux qui offrent beaucoup d'attrait au public en général, néanmoins les traits caractéristiques sont pleinement détaillés dans les volumes sur les « Langues modernes de l'Afrique. ».

Je passe maintenant à l'indication des noms des savants auxquels nous sommes redevables de nos connaissances. Pour plus de commodité j'en ai fait la liste qui forme l'Appendix C. Comme preuve du peu de cas qu'on a fait de leurs travaux, disons seulement que dans deux célèbres séries de conférences sur la Science du langage dans son sens le plus large, on a jugé que quelques lignes étaient suffisantes pour donner une idée du merveilleux phénomène des langues africaines et des travaux dignes d'éloge des savants africains.

La fleur sauvage est pour le botaniste d'un plus grand intérêt que le plus beau développement, résultat de la culture. De même pour le linguiste les formes orales d'une langue, prises sur le vif au moment où elles sont tombées des lèvres de sauvages sans éducation, qui ignorent entièrement l'organisme étonnant dont ils se servent, fournissent de meilleures leçons que celles que l'on peut trouver dans ces langues, dont le développement spontané a été restreint en devenant le véhicule d'une littérature écrite. Chaque année, le continent africain nous fournit de nouvelles formes étonnantes, dont l'examen renversera bien des théories favorites, basées sur des phénomènes très limités fournis par les familles Ariennes et Sémitiques. Je passerai rapidement sur tout ce sujet, me contentant de mentionner avec le plus grand plaisir des noms qui devraient être mieux connus et honorés. C'est très bien pour un professeur d'université d'être assis dans son fauteuil, et de discuter sagement sur des langues, qu'il n'a jamais entendu prononcer. Les personnes, dont je cite les noms, ont enduré des périls sans nombre, et dans bien des cas sacrifié leur vie en recherchant la connaissance, qu'ils ont communiquée au monde savant. Le sentiment d'étonnement, qui salua les premières révélations de langues inconnues, est passé, parce qu'il a été remplacé par la conviction, qu'il existe une quantité innombrable de variations de langues, qui ont existé depuis un temps indéfini, montrant combien vaine et chimérique est la spéculation sur l'origine du langage, et combien est peu fondée la théorie favorite d'une langue changeant la structure organique dont les germes sont nés avec elle. Deux ou trois grands savants ont été

amenés, en examinant le phénomène révélé, à douter de l'axiome de l'impossibilité de l'existence d'une langue mixte, et à proposer un nouveau système de classification, basé sur l'existence, ou la non-existence du Genre.

Il ne faut pas croire que l'étude des langues des races barbares de l'Afrique, quoiqu'elle ne soit pas encore complète, ni encore livrée à la servitude de la littérature contemporaine, quoiqu'elle existe seulement dans la survivance d'inscriptions monumentales et de papyrus, soit inutile, et ne conduise pas à une connaissance plus parfaite des matériaux intellectuels et spirituels, à l'histoire de la race humaine, qui après tout est la fin et le but de toutes les recherches de la science. Bien au contraire elle est sans prix : c'est la voix qui s'élève au désert, disant :

« Nous sommes des êtres ayant les mêmes faiblesses, les mêmes forces et les mêmes passions que vous. Nous sommes des hommes comme l'ont été vos ancêtres avant la naissance de votre civilisation. Nous sommes des êtres humains, qui pourraient devenir tels que vous, si seulement nous en avions l'occasion. Nos langues, dont vous recueillez les mots de notre bouche, vous disent, comment nous avons défendu nos biens contre les animaux des forêts et des rivières, comment nous avons su triompher de l'éléphant, du crocodile et de l'hippopotame, comment nous avons fondé des communautés, et établi des coutumes ayant force de loi, comment nous avons inconsciemment revêtu des idées de formes verbales avec la perfection logique de la pensée, et comment, tout en ignorant la tâche, que notre puissance intellectuelle nous a fait accomplir, nous avons parcouru le diapason des sons humains et l'orbite de la raison humaine, développant ainsi des langues et dialectes, qui diffèrent les uns des autres seulement par la délicatesse de la prononciation, ou par les diverses formes de mots et les diverses structures des phrases, qui, atteignant quelquefois à la beauté euphonique, pourraient rivaliser avec celles de l'Europe et de l'Asie, et quelquefois tomber aussi bas que les grognements inintelligibles, qui semblent bien plutôt appartenir à la brute qu'à l'être humain. »

De pareilles considérations n'éveillent-elles pas la plus profonde sympathie dans le cœur du philanthrope, du philosophe et de l'adorateur de Dieu, Créateur de l'Univers ? Ne croyons-nous pas être plus près du berceau de l'intelligence humaine, en étudiant les documents scellés de la philologie africaine, touchant les sources cachées de la vie spirituelle en nous, en surprenant, pour ainsi dire, la nature vierge, et en jetant une sonde dans des eaux, qui semblent n'avoir point de fond.

Ceux qui ont contribué à notre connaissance sont divisés en 4 classes :

I. — Tout d'abord en ce qui regarde le temps et ensuite au rang le plus bas quant à la valeur, sont ces voyageurs, qui souvent ne sont pas des hommes de science, mais qui toujours inexpérimentés, ont rapporté des vocabulaires. Il y a 50 ans, nous acceptions avec reconnaissance telles miettes de savoir, et dans bien des cas une langue n'est représentée que par un vocabulaire. Mais on a pris soin d'indiquer aux explorateurs modernes des classes spéciales de mots, qu'ils devaient choisir, et le vrai moyen d'exprimer par lettres les sons d'une manière uniforme. Beaucoup de vocabulaires et de livres de conversation, préparés de cette manière, sont de la plus grande valeur.

II. — En second lieu, viennent ceux qui ont entrepris d'écrire une grammaire, un dictionnaire, ou une notice grammaticale, d'une certaine importance sur une ou plusieurs langues ; ceux-ci ne sont pas toujours des savants attitrés, et beaucoup n'ont pas le talent nécessaire pour ce genre de travail. D'autres ont entrepris cette tâche, ayant fait d'excellentes études, où se sont trouvés posséder par intuition la faculté de saisir les éléments réels de l'organisme particulier. Nous possédons deux ou trois douzaines de ces grammaires et dictionnaires, quelques-uns du plus grand mérite, d'autres qui préparent le chemin que de meilleurs grammairiens pourront suivre. Dans tous les cas, le travail est honnête et a été fait sur place, pouvant être utilisé de suite dans les écoles et par d'autres savants, qui mettront ainsi immédiatement l'ouvrage à l'épreuve. Ce fait prévient toute imposture, qui aurait pu passer inaperçue en Europe, quand le traité grammatical est destiné à n'être mis que sous les yeux de gens plus ignorants que le compilateur lui-même.

III. — Troisièmement viennent deux ou trois grands savants, les maîtres de la philologie comparée, sous les yeux desquels ont passé ces grammaires et des dictionnaires, aussi bien que des vocabulaires moins importants. Ici commence le procédé de comparaison des formes et des méthodes, aussi bien que des mots, et le travail isolé de beaucoup d'hommes devient une partie d'un grand système de classification.

IV. — Quatrièmement viennent ceux, qui ont popularisé et vulgarisé les connaissances acquises par d'autres, en les mettant sous de certaines formes pouvant être comprises d'un public ignorant. Sous la forme de conférences et d'essais, les matériaux bruts, fournis par des savants inconnus, sont condensés et servis, et passent ainsi pour le résultat de recherches originales, au lieu d'être de simples assimilations de travaux des autres. Ceci rend nécessaire la mention des noms des chercheurs ori-

ginaux, et c'est ce que je vais faire. J'ai attiré l'attention sur la quantité d'excellents ouvrages faits par des savants du continent, spécialement par les Allemands, et je les ai nommés dans la section africaine du Congrès des orientalistes à Berlin en 1881, et j'ai fait remarquer combien restreinte serait notre connaissance, si l'ardeur et la perspicacité allemandes n'avaient pas été là pour finir le travail commencé par l'énergie et les ressources des Anglais et des Américains.

Des Anglais, des Français, des Allemands, des Suisses, des Norvégiens, des Suédois, des Espagnols, des Portugais, des Italiens, des citoyens des États-Unis de l'Amérique du Nord, des nègres africains même, ont contribué à ce grand travail. Quelques-uns ont été employés par les gouvernements coloniaux français ou anglais, mais le plus grand nombre ont été des missionnaires chrétiens, car aucune autre considération terrestre n'aurait pu décider des hommes à vivre parmi les peuples de l'Afrique, et à apprendre leur langue, que les motifs les plus élevés de la bienfaisance.

Beaucoup ont visité l'Afrique pour la science en général, ou comme explorateurs et ont contribué à notre savoir d'une manière plus ou moins parfaite, mais ils ont rarement atteint eux-mêmes à une connaissance complète d'une langue, et encore moins ont-ils été capables de préparer des traités scientifiques. Lepsius, Almquist, Munzinger, Reinisch, et Fréd. Muller, sont des exceptions hors ligne.

Les Hollandais, malgré leur long séjour dans l'Afrique du Sud, n'ont pas fourni une ligne à la science linguistique, et leur langue transformée en un mauvais dialecte, a chassé quelques-uns des véhicules primitifs du langage des habitants indigènes.

Il serait impertinent dans un essai comme celui-ci de tenter de donner une notice spéciale sur une des anciennes langues de l'Afrique, qui est morte sans laisser de descendants directs, le vieil Égyptien et le Kopte, et pourtant cette étude serait incomplète, si je ne disais pas qu'ils ont été omis à dessein. La même remarque s'applique à l'Arabe moderne, qui, avec plus ou moins de pureté, est parlé dans une grande partie de l'Afrique. Sa sœur aînée, le Phénicien, représentée en Afrique par de nombreuses inscriptions, a disparu. C'est la langue dont Annibal se servit pour annoncer au Sénat de Carthage ses conquêtes en Italie.

Une remarque en passant sur les progrès de notre science : Il est étonnant de remarquer comment, au point de vue de la géographie physique, les lacs, les montagnes, les rivières, les tribus, et les royaumes ont apparu sur la carte, et au point de vue de la géographie linguistique, comment les

noms des langues ont trouvé leur chemin dans la littérature courante d'Europe et d'Amérique, sur les lèvres des conférenciers et des professeurs, comme si une nouvelle planète avait été découverte, une nouvelle vue mise dans la lanterne magique. Et pourtant pendant de longs siècles de silence ces tribus ont été là où nous les trouvons maintenant, et nous, qui faisons montre de notre savoir, nous connaissons aussi peu leurs langues que les bourdonnements de leurs insectes, les rugissements de leurs bêtes féroces, et le bruit de leurs cataractes. Ceci est une pensée sérieuse : Des générations entières d'hommes en Afrique ; pour lesquels Christ a aussi versé son sang, ont pendant des siècles vécu en vain, si on mesure la vie par l'invention d'un art, la propagation d'une idée, où le salut d'une âme. En imagination nous pouvons nous les figurer, errants à travers leurs forêts immenses, entassés dans leurs huttes de paille, combattant, dansant leurs danses sauvages, et pratiquant leurs abominables coutumes de cannibalisme, de sacrifices humains, leurs sanglantes ordalies, leurs massacres d'enfants, de femmes et d'esclaves. Ignorants du reste de la terre, confinés dans leurs étroites limites, méconnaissant les lois humaines et divines, ignorant l'existence ou l'adoration du vrai Dieu. Nous ne savons rien de la forme des mots qu'ils prononcent, de leur phraséologie, des noms de leurs idoles de bois ou de pierre, de leurs familles et de leurs contemporains.

Les Grecs, égoïstes et satisfaits d'eux-mêmes, et les Romains durs et peu sympathiques, ne nous ont laissé aucun renseignement sur les langues de l'Afrique, s'il en ont possédé. Ils ont chassé la langue égyptienne, enterré l'étrusque, étranglé le punique et les langues hamitiques du Nord de l'Afrique, qu'il leur plaisait de marquer du nom immortel de « Barbare » qui vit encore dans les noms de « Berber et Barbarie ». Ils auraient fait de même pour le langage des Hébreux, des Syriens, des Tyriens, des Assyriens, des Babyloniens, des Hétiens, et des habitants de l'Asie mineure, mais ils se sont heurtés à un pouvoir plus grand que le leur, et l'hébreu dans lequel les oracles de Dieu ont été annoncés, est devenu lui-même immortel, et a transmis le trésor confié à ses soins, au grec et au latin, leur assurant par là aussi cette immortalité, que les productions de leur merveilleux génie ne leur auraient pas donnée sans cette aide.

Il est étrange, que les intelligents gouverneurs romains n'aient jamais possédé, ou transmis à d'autres, même la connaissance la plus générale des langues africaines, ainsi que l'ont fait les autorités Anglo-Indiennes pour les nombreuses langues Ariennes et Non-Ariennes de l'Inde

anglaise. Leurs navigateurs doivent avoir pénétré dans la Mer Rouge jusqu'à la côte orientale de l'Afrique équatoriale, et plus loin que les îles Fortunées, sur la côte occidentale. Ils ont traversé le Sahara, et ont établi une puissante colonie romaine, qui exista pendant des siècles au milieu d'une population sémitico-phénicienne et numidienne-hamitique. Ils ont fait au moins une fois le tour de l'Afrique par mer. Il semblerait raisonnable d'attendre de Juvénal, qui fut exilé à Syène dans la Haute Égypte, de Strabon, de Salluste, de Juba II, et de Cornélius Balbus, quelque connaissance des Blemmyes, des Garamantes, des Atarantes et des Gétules. Il y avait à cette époque des esclaves nègres comme maintenant, et il serait à présumer, que leur langue aurait pu être mentionnée. Mais il n'existe absolument rien. Au Moyen-Age le sombre nuage du Mahométisme s'étendit sur toute la partie Nord de l'Afrique, et la puissance de l'Europe se relâcha. En 1638 parut un dictionnaire de la langue éthiopienne, et en 1659 une grammaire congolaise, tous les deux en latin et imprimés à Rome. Ce fut la première goutte d'une grande pluie. Nous ne devons pas être sévères pour nos ancêtres du Moyen-Age. Ils ont fait ce qu'ils ont pu, et sans contredit leur pouvoir était limité. Ils n'avaient pas la force que nous possédons, ni les occasions qui nous sont offertes. Nous devons essayer de faire tout ce que nous pouvons, maintenant c'est à notre tour d'éclairer le monde, et il faut admettre que notre puissance est illimitée, si seulement le bon-vouloir, les ressources, la sagesse, et le contrôle de soi-même, ne nous font pas défaut. En tous cas nous connaissons exactement ce qui est nécessaire, nous pouvons indiquer les lacunes qu'il faut combler, les lignes d'étude qui doivent être prolongées, et comme nous l'avons dit plus haut, le grand filet de comparaison qu'il faut jeter sur chaque région. Nous savons dans quels endroits les traductions de la Bible en des nouvelles langues sont nécessaires, ou l'augmentation du nombre de traductions déjà existantes dans des langues connues, et ceci me conduit à indiquer la seule chose, qui m'est plus chère que des recherches linguistiques, l'évangélisation du monde païen, et la conversion des âmes à Dieu.

Un auteur américain a remarqué avec justesse, que l'instinct religieux, comme la faculté de faire une langue, est une partie indispensable de l'outillage mental de la race humaine. A cette occasion nos pensées se sont dirigées vers ce dernier élément seulement. Développons-le, si vous le voulez bien : Les animaux vivent et prospèrent, s'engraissent et se multiplient ; ils vivent ensemble en troupeaux, et dans certains cas habitent dans des demeures appropriées pour un seul couple. Ils résistent à leurs

ennemis communs, et marchent à la guerre contre leurs voisins plus faibles. (Jusqu'ici ils ne diffèrent pas beaucoup du pillard politique européen, de l'explorateur géographique, et du pirate commercial, du trafiquant en gros en poison, actuellement placés sous la protection des pavillons d'états chrétiens, lâchés sur la pauvre malheureuse Afrique). Quelques-uns des êtres du monde animal se construisent des résidences, qu'ils visitent périodiquement, ils élèvent des constructions permanentes qui résistent aux éléments, ils traversent les continents et les océans, sans l'aide de la boussole et sans connaître les étoiles. Dans la fourmi et l'abeille ils nous montrent les plus hautes formes de l'intelligence et de l'industrie, et dans le singe et le perroquet le pouvoir de l'imitation. Ils développent différentes formes de trahison subtile et mortelle, tout à fait dignes de la race humaine. Ils font tout ceci de génération en génération, et pourtant ils n'ont pas la faculté du langage articulé : Ils ne semblent pas le désirer, ils se tirent très bien d'affaire sans cela, quant à ce qui concerne ce monde, qui contient tous leurs désirs, leurs craintes, et ce dont ils ont besoin. L'homme, le maître de l'Univers, le seul animal, qui puisse vivre dans tous les climats, et dans toutes les conditions d'existence, fut sans aucun doute, dans les premières périodes de la géologie, un bipède sans langage « ἄλαλος ανηρ », « Mutus Homo », mais il était doté d'une puissance cérébrale, ayant une âme, tournant vers le créateur comme le tournesol se tourne vers le soleil, et d'une faculté de transmettre aux générations plus jeunes l'expérience accumulée du passé. C'est ainsi qu'il développa l'art d'émettre des sons articulés, variant selon les différentes circonstances de chaque entourage particulier, quelquefois polysyllabiques, quelquefois monosyllabiques, quelquefois flexibles, quelquefois agglutinés, dans les formes et selon des principes entièrement inconciliables avec l'idée d'une souche commune.

Pourquoi donc le langage, ou la faculté de faire une langue, a-t-il été donné au « Genus Homo », si ce n'est comme un véhicule ou un instrument d'adoration ou d'instinct religieux ? Les hommes, même dans leur sauvagerie barbare, ont des âmes immortelles, et ils ont été faits à l'image de Dieu. Dieu parlait aux hommes dans les anciens temps, et la Parole de Dieu leur était confiée sous la forme de sons périssables, de caractères écrits, de mots et de phrases. Comment l'expérience du passé, la sagesse du présent, et l'espoir de l'avenir, ces attributs qui distinguent le genre humain des bêtes féroces qui disparaissent, ont-ils pu être transmis si ce n'est par des sons qui sortent de l'appareil labial, lingual, dentaire, palatal, et guttural de la bouche, et par les symboles habiles, que la main

a appris par l'enseignement des siècles à transmettre au moyen de signes, de courbes, de points etc. sur des matériaux de pierre, de poterie, de papyrus, et enfin de papier fabriqué avec de vieux chiffons?

Le missionnaire trouve que les langues et les caractères écrits sont les seuls et les plus surs instruments pour parvenir aux cœurs, aux oreilles, et aux yeux de toute population sous le soleil, dont aucune n'est tombée si bas, n'a été laissée si longtemps dans une ignorance sans espoir de l'art humain et de la Parole de Dieu, que le pauvre africain.

L'art du dessinateur, du peintre et du photographe a fait beaucoup pour rendre familier au monde insouciant les douleurs, les désirs, et les besoins de l'Africain. Tout le monde connaît la description de la caravane d'esclaves poursuivant son chemin, en diminuant chaque jour, de la région des villages brûlés et de ses habitants massacrés, jusqu'à la côte. Les enfants malades et inutiles sont abandonnés à chaque campement pour être dévorés par une bête féroce plus pitoyable que le marchand arabe. Une autre espèce de description nous révèle dans la présente décade, le missionnaire chrétien dans sa marche à travers les forêts, les marais, les rivières sans pont, avec une petite provision de choses nécessaires à la vie, mais avec une abondante provision de remèdes, de traductions de la Bible, d'hymnes, de livres de prières, et de grammaires en différentes langues, par lesquels les tribus barbares seront tirées de leurs habitudes païennes pour être amenées dans le chemin qui conduit par la foi à la moralité, à la sainteté et à Dieu. Bientôt s'élève la chapelle et l'école, et la langue, la spécialité exclusive de la race humaine, transmet aux Africains étonnés leurs premières idées de la sympathie humaine, de bonnes paroles, précurseur de bonnes actions, et la nouvelle conception de l'amour, mot qui avec des difficultés, pourvu d'un idiome expliquant dans une forme de langage, où « Αγάπη » et « Caritas », n'avaient aucune existence intellectuelle et matérielle : l'amour bannissant la crainte, qui a poussé de jeunes hommes et de jeunes femmes d'origine européenne et américaine à abandonner leurs patries et à mourir pour le bonheur de leurs frères et sœurs sur le Niger, le Congo, le Zambèze et les lacs Victoria, Tanganyika et Nyassa.

Grâce à Dieu, le don envoyé du Ciel, le langage articulé a fait cela : La légende d'Orphée nous apprend, que la musique avait le don de dominer l'intelligence et la nature sauvage des animaux, mais ici il y a quelque chose de plus : ceux, qui se trouvaient être tombés plus bas que les animaux, sont placés sous l'influence, qui fait communiquer les idées d'esprit à esprit, d'âme à d'âme. Les âmes sont réveillées d'un état de sommeil

athée à une nouvelle vie de prière et d'adoration. Les yeux se sont ouverts à la merveilleuse faculté de lire, de comprendre, et d'être émus par la Parole de Dieu, la Parole de Dieu dans une langue barbare africaine, auparavant remplie de mots cruels et indécents, et maintenant sanctifiée pour devenir l'encensoir contenant les prières quotidiennes des âmes converties à leur Créateur et à leur Sauveur. C'est le travail, qui a été fait par le missionnaire sous nos yeux pendant ce dernier quart de siècle.

L'Afrique a contracté une grande dette envers l'armée des missionnaires qui ont étudié et composé des grammaires, des notes grammaticales, des dictionnaires, des vocabulaires, et des textes dans la langue dont ils se servent journellement. Au point de vue scientifique, leur dette est encore plus grande envers la série de grands savants, principalement allemands, qui ont examiné les ouvrages pleins de vérité mais peu scientifiques publiés par des hommes sur la place même, et qui ont créé une comparaison bien ordonnée et scientifique d'une langue avec une autre langue. C'est ainsi, que graduellement, d'un amas confus de briques s'est élevée une muraille, ou un édifice a été bâti, dont le plan avait été conçu par un grand penseur. Le paquet de plumes a été examiné, et chaque plume a été arrangée suivant sa couleur, sa forme et sa conformation. L'Afrique, à l'exception de la vallée du Nil, n'a aucun travail d'art ou de science à produire comme étant le résultat des longs siècles de silence, et des millions de noirs, qui sont nés, ont vécu et sont morts depuis Hérodote, ou dans les siècles inconnus avant le grand voyageur grec, mais l'existence du grand groupe nègre avec ses nombreuses formes de langues isolées et entièrement distinctes, limitrophe de la grande famille Bantou avec ses nombreuses langues d'une même parenté, quoique différant pour les vocabulaires et la phonétique, établies sur le même fond que l'organisme grammatical des Bantou, est une preuve sans précédent du pouvoir de l'intelligence humaine, agissant inconsciemment, spontanément par l'action de Barbares.

Il y a 20 ans on se révolta contre la tyrannie des savants s'occupant de l'Indo-européen et du Sémitique, qui ont tenté de mettre toutes les langues sur le lit de Procruste du seul type dont ils avaient connaissance, et sur cette étroite base ont bâti des édifices de spéculation sur l'origine du langage, aussi fabuleux et légendaires que la tour de Babel. Même actuellement on ne peut pas s'attaquer à ce grand problème, avant que les secrets des langues de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique aient été révélés, et aient passé sous les yeux des grands savants en philologie

comparée, de manière à ce que les leçons enseignées par l'étude de chacune soient examinées en rapport avec le phénomène linguistique du monde entier, et ce travail ne s'accomplira ni dans ce siècle ni par cette génération.

On peut raisonnablement supposer que pas un des aventuriers, qui composaient la campagne scientifique, organisée pour délivrer un juif allemand qui ne désirait pas être délivré, et qui après sa délivrance retourna à l'endroit d'où on l'avait tiré, en sacrifiant la vie de nombreux Africains, ne connaissaient un seul mot des langues des tribus des régions à travers lesquelles ils se sont ouvert un chemin. Pour communiquer, ils se servaient du bâton, de la cravache, du fusil et de la corde du bourreau. Ils n'ont pas enseigné les Dix Commandements, mais par leur propre conduite ils ont montré, comment on manquait à ces commandements, spécialement au Sixième et au Huitième. Les agents de la British East African Company, qui ont aidé les soi-disants protestants politiques à massacrer leur congénères de l'église de Rome, ne connaissaient la langue, ni de l'assassin, ni de la victime. Le canon Maxim fut le moyen. qu'ils employèrent pour exprimer leurs idées et imposer leurs convictions. L'alphabet du marchand de liqueur consiste en dames-Jeannes, et son mode de conseiller l'amour et la paix est la traditionnelle « Goutte » d'alcool. L'époque de la Traite des nègres fut terrible : La présente époque n'est-elle pas pire encore ? Nos grands pères volaient des nègres à l'Afrique, et d'une manière ou d'une autre leurs descendants ont fait d'eux 9 millions de citoyens libres des États-Unis. Nos contemporains volent l'Afrique aux Africains, et réduisent à un esclavage politique des populations barbares, mais au moins indépendantes, qui sont exploitées par une milice Nubienne. Un cri amer s'est élevé de tous les côtés de l'Afrique, contre les grandes compagnies, les vendeurs d'alcool, les importateurs d'armes à feu et de poudre, contre ce grand partage de l'Afrique entre les États européens, qui n'est pas pour le bénéfice de ce pauvre peuple, mais pour l'avantage des spéculateurs et des aventuriers, pour les tueurs de bêtes féroces, et les assassins des hommes, des femmes et des enfants africains.

Laissez donc les missionnaires seuls. Ne leur permettez pas de s'appuyer sur le bras de la chair, comme dans l'Ou-Ganda. La paix a ses victoires non moins célèbres que la guerre. Echangez les armes de précision contre les grammaires, contre le simple évangile vendu pour une banane, les cartes sur les murs de l'école, l'ardoise et le crayon sur le pupitre, la douce parole du maître, le langage d'amour du pasteur, l'exemple donné par le blanc

dans sa propre vie, le don inestimable du sacrifice de soi-même. Combien les traditions de l'antiquité relatives au dévouement patriotique et religieux semblent mesquines ! Le Romain, qui se jette dans l'abîme béant pour sauver sa patrie! Ceux qui se sacrifièrent aux Thermopyles pour empêcher qu'Athènes ne fût mise à sac! La veuve juive, chaste et belle, qui se rendit seule dans le camp des envahisseurs, et tua leur chef dans son lit! Combien ces histoires semblent insignifiantes dans la grande balance de la petitesse humaine et de la divine grandeur, des possibilités humaines et des conduites divines, comparées à celles que nous lisons avec émotion, de simples chrétiens européens et américains qui, pour un motif désintéressé, plus élevé que le patriotisme, armés d'armes qui pénètrent plus sûrement que l'épée, et pourtant trempées dans l'amour seulement, quittent leurs familles dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, prêts à mourir pour faire le bonheur spirituel d'une tribu africaine parce que le Maître l'a ordonné et a donné l'exemple ?

« Car à peine, arrive-t-il, que quelqu'un veuille mourir pour un homme de bien, mais encore pourrait-il être que quelqu'un se résoudrait à mourir pour un bienfaiteur. Mais Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. »

ROMAINS, V, 7, 8.

Une étude prolongée pendant de nombreuses années, et grâce à la sympathie et la collaboration d'hommes de toutes les parties de l'Afrique, sans égard à leur nationalité, m'a permis de réunir dans un traité tout ce qui est connu actuellement sur les langues de l'Afrique. Je suis devant le tribunal, attendant le jugement de la prochaine génération, qui se tiendra, pour ainsi dire, sur nos épaules, se servant de nos connaissances et, je l'espère, nous pardonnera nos erreurs à cause de nos bonnes intentions.

Et après tout, le « commerce de la pensée » est la plus grande, la plus ancienne forme de commerce que le monde ait jamais connue, et aucune manufacture n'est plus ancienne, plus répandue ou plus ingénieuse ou marquant plus clairement la ligne entre l'homme et la bête, que la « manufacture des mots » et l'arrangement des phrases, qui ont marché sans cesse depuis que nous possédons le pouvoir de parler. En examinant les mots du vocabulaire d'un Africain, les 100 ou 200 mots qui représentent les besoins et le milieu de sa vie simple, nous obtenons, ou croyons obtenir, un étalon de chronologie comparée et de culture progressive dans l'histoire du monde. Combien plus avancé était, quant aux idées et aux

mots qui représentent les idées, Abraham, le père des Hébreux, au XIXe siècle avant A. C., que le barbare africain au XIXe siècle qui est pourtant maintenant introduit pour ainsi dire d'un saut par le missionnaire dans la Connaissance Divine, ἡ ἁγία σοφία, qu'Abraham avait désiré obtenir en vain, mais qu'il aperçut au loin, comme nous l'enseigne Celui qui ne se trompe pas.

Londres, Juillet 1893. Robert N. Cust.

Genève. — Imprimerie W. Kündig & Fils.